

jouer de malheur ! Elle m'a vu, sans doute. Elle peut me reconnaître !

—Rassure-toi. Les ténèbres étaient épaisses et l'épouvante la paralysait. Elle n'a pu donner à la justice aucun renseignement relatif à l'homme qui l'a frappée. Le crime est mis sur le compte des rôdeurs qui pullulent aux environs de Paris.

—Dans ce cas, on en sera quitte pour recommencer et s'y prendre mieux.

—Il faut bien s'en garder ! répliqua Jacques Gaud. Une seconde tentative du même genre ferait à coup sûr naître des soupçons... ce qu'avant tout il faut éviter !

XIX

—Alors tu abandonnes la partie ? demanda Soliveau.

—Abandonner la partie, lorsque la vie de ma fille est l'enjeu ! Jamais !

—Tu as un plan ?

—Oui.

—Quel est-il ?

Paul Harmant tendit un papier à son complice, qui le prit curieusement et lut les lignes suivantes : "Lucie a été déposée en 1861 à l'hospice des Enfants-Trouvés de Paris, où elle a été inscrite sous le numéro matricule 9."

—Eh ! bien ? fit-il ensuite.

—Tu ne comprends pas ?

—Pas encore, je l'avoue.

—Il faut savoir par qui a été déposée cette enfant.

—Je comprends de moins en moins, et je crois que tu perds la jugeotte ! Qu'est-ce que ça peut te faire et à quoi ça peut-il nous servir de savoir qui a déposé cette bobécharde aux Enfants-Trouvés ? D'abord on refusera de nous l'apprendre si nous ne désignons pas les objets qui ont dû accompagner le dépôt et qui sont signalés aux procès-verbal.

—Il faut connaître ce procès-verbal.

—Le moyen, je te prie, à moins d'aller voler le registre de l'hospice ?

—A tout prix il faut que je sache si je ne me trompe pas.

—Que crois-tu donc ?

—Que Lucie est la fille de Jeanne Fortier, condamnée à perpétuité.

—Que te fait supposer cela ?

—Son nom, d'abord. L'enfant de Jeanne Fortier se nommait Lucie.

—Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle "Martin."

—Son âge.

—Pour la même raison, rien à en conclure.

—Enfin son visage. Elle ressemble à Jeanne, quand Jeanne était jeune, comme se ressemblent deux épreuves d'une même photographie.

—Ah ! ah ! ceci serait plus significatif, si tu ne t'illusionnes pas.

—Mes souvenirs sont exacts.

—Une telle ressemblance donnerait presque une certitude, ou tout au moins des probabilités assez fortes.

Paul Harmant poursuivit :

—C'est en 1861 que Jeanne Fortier a été condamnée. C'est en 1861 que Lucie a été déposée à l'hospice. Il y a connexion. La nourrice n'étant plus payée, a certainement apporté l'enfant à Paris, après avoir fait une déclaration dans son pays, et s'en est débarrassée au profit de l'assistance publique.

—Tout ceci me paraît d'une logique inattaquable, répondit Ovide, mais ne m'explique pas en quoi cela peut te servir.

—Comprends donc que si Lucie est bien la fille de Jeanne Fortier, et si c'est prouvé, elle devient l'enfant d'une voleuse, d'une incendiaire, de l'assassin de Jules Labroue, et que Lucien, fils de la victime, la repoussera certainement avec horreur !

—Parfait ! bravo ! J'ai compris ! Pas un mot de plus ! C'est très fort !

—Alors il faut agir.

—Sans doute, mais de quelle manière ? Je te répète qu'à l'hospice des Enfants-Trouvés nous n'avons aucun renseignement. Ce n'est pas une supposition, c'est une certitude. Il faut donc chercher ailleurs.

—Oui, mais où ?

—Sais-tu comment s'appelait la nourrice chez qui Jeanne Fortier avait déposé sa fille ?

—Non.

—Connais-tu du moins le pays ?

—Oui, c'est Joigny.

—Eh ! bien, mon bon ami, c'est à Joigny qu'il s'agit d'aller. Je m'en charge, pour t'obliger, comme toujours.

—Quand partira-tu ?

—Demain matin.

—As-tu besoin d'argent ?

—Question naïve ! Amanda m'a coûté les yeux de la tête, et je suis à peu près à sec.

En répondant ainsi Ovide mentait avec impudence, mais c'était le moyen de grossir sa pelote.

—Il est d'ailleurs plus que probable, ajouta-t-il, qu'on exploitera la situation, et qu'on me fera payer bien cher les déclarations que je vais chercher. Mais qu'est-ce que ça te fait ? Tu es si riche, et il s'agit du bonheur de ta fille.

Le faux Paul Harmant ouvrit le tiroir-caisse de son bureau et en tira une liasse de billets de banque qu'il tendit à Soliveau.

—Grand merci ! dit ce dernier en prenant les billets et en les mettant dans sa poche sans même les compter. Demain, dès la première heure, je roulerai vers Joigny.

..*

La journée avait été splendide, nous l'avons dit, une de ces radieuses journées de printemps où les rayons déjà chauds du soleil fécondent la nature rajeunie. Après le départ de son père, Mary donna l'ordre d'atteler. Elle avait besoin d'air, de mouvement, d'une distraction quelconque, et elle se proposait de faire une visite à l'atelier de notre vieille connaissance, le peintre Etienne Castel. Cette visite avait d'ailleurs un but que nous connaissons bientôt. Etienne, nous le savons, demeurait rue d'Assas, et Mary était allée déjà deux ou trois fois chez lui. Quand la jeune fille se présenta, le peintre se trouvait dans son atelier, mettant la dernière main au tableau commencé vingt-et une années auparavant, et offert par lui à George Darier dont il avait été le tuteur et dont il restait le meilleur ami. A côté de lui, sur une petite table, se trouvait le petit cheval de carton qui constituait un des accessoires du tableau. Etienne Castel reçut mademoiselle Harmant avec un véritable plaisir, mais en même temps avec une compassion profonde, tant la pauvre jeune fille lui parut changée et souffrante.

—Vous venez sans doute, mademoiselle, m'adresser des reproches ? lui-dit-il.

—Et pourquoi cela, bon Dieu ? demanda Mary en souriant.

—Parce que je n'ai pas fait d'acquisition nouvelle pour votre galerie.

—Rassurez-vous. Le but de ma visite n'est point du tout celui-là. Je viens vous demander un service.

—Tant mieux ! Est-ce de l'ami ou de l'artiste que vous avez besoin ?

—C'est de l'artiste.

—Vous le trouvez à votre disposition comme l'ami. De quoi s'agit-il ?

—J'ai l'habitude, chaque année, d'offrir à mon père un cadeau le jour anniversaire de sa naissance, et ce jour arrivera dans deux mois. Devinez-vous ?

—Je crois bien que oui. Vous désirez, cette année, donner votre portrait à monsieur Harmant. Est-ce cela ?

—Parfaitement cela, et j'ai compté que vous voudriez bien devenir le collaborateur de cette surprise.

—Certes ! et de grand cœur. J'ai beaucoup de travaux commencés, mais je les interromprai tous pour vous être agréable.

—Vous êtes le plus aimable des hommes.

—Je ne mérite pas ce compliment ; néanmoins, venant de vous, je l'accepte quand même. Est-ce un portrait en pied que vous désirez ?

—En pied, oui, si vous le voulez bien.

—De quelle dimension ?

—Je m'en rapporte à vous pour cela.

—Cette grandeur vous conviendrait-elle ? demanda Etienne en s'approchant du tableau qui représentait l'arrestation au presbytère, et en désignant la figure principale, celle de Jeanne, au tiers de nature.

—Oui, c'est cela, répliqua-t-elle.

(La suite au prochain numéro.)

TABLETTES DE LA MÈRE DE FAMILLE

Lorsqu'un ou quelques hôtes imprévus vous arrivent au moment du déjeuner, faites préparer des côtelettes de veau à l'anglaise ; ce mets a le grand avantage de pouvoir être fait à la minute.

A la campagne même, on trouve presque toujours à se procurer un morceau de lard et de la viande de veau.

Vous prenez du maigre de veau que vous coupez et aplatissez en tranches de l'épaisseur et de la grandeur d'une côtelette ordinaire, et vous préparez autant de morceaux de lard coupés de la même manière. Vous jetez, dans une poêle ou dans une casserole, un morceau de beurre ; lorsqu'il est fondu, vous y mettez des tranches de veau et de lard que vous retournez dès qu'elles ont pris couleur d'un côté et que vous retirez quand vous jugez, à la résistance sous le doigt, que la cuisson est achevée. Vous dressez en couronne les morceaux de veau et de lard, en plaçant alternativement un morceau de l'un et un morceau de l'autre.

LAURENCE DE VILLENEUVE.

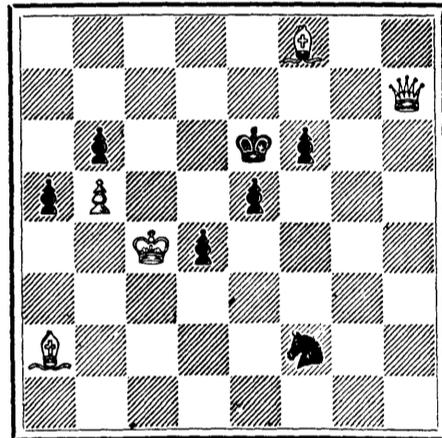
RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 130.—CHARADE

L'avare a soin de cacher mon Premier.
La femme a soin de cacher mon Dernier.
Chacun se cache en voyant mon Entier.

No 131.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. A. Shinkman, Grand Rapide, Michigan
Noirs—7 pièces



Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 129

Sur les rameaux, hélas ! Il ne restait plus rien, Ceux qu'avait épargnés votre plomb homicide
Avaient fui l'arbrisseau de leur aile rapide,
Narguant de loin celui qui les visait bien !

ONT DEVINE :

Problème et rébus. — Alexis Godère, Ste-Cunégonde ; Ovide Leclerc, Québec ; Alp. Granger, Montréal ; F. X. L'heureux, St-Roch, Québec ; Pierre Morrier, ville Saint-Jean-Baptiste ; Jos. Pelletier et F. J. Audet, Montréal.

Rébus — Mlle G. Trent, Drummondville ; Arthur Barbeau, Québec ; Silvis Vervais et Mlle Emma Duplessis, Montréal ; J. R. E. Ducharme, Ste-Cunégonde ; Mlle E. Valois, Valois ; Georges Rousseau, Québec ; Mlle Marie-Antoinette Boivin, St-Hyacinthe ; Calixte Paquette, Dame Céleste Lesigne, Montréal ; Mlle Denise Bourque, village St-Gabriel.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine la mort de M. Joseph-Narcisse Godin, marchand, des Trois-Rivières, arrivée le 14 du courant.

Une des consolations de la vieillesse pour une femme, est d'oser le bien sans péril d'amour et de pouvoir se montrer amie dévouée sans paraître encourager de dangereuses espérances.—THIERS.